

"Qu'on fasse en Angleterre un *la* si l'on veut, pourvu qu'en France on fasse un *si* !"

On pouvait discuter ainsi longtemps, sinon toujours, lorsqu'une heureuse découverte a mis fin au débat. L'an dernier M. Rivière vint à Paris, pour continuer son enquête à l'Opéra et j'eus la bonne fortune de lui communiquer alors la partition autographe de *Guillaume Tell*, celle que vient d'acquérir la bibliothèque du Conservatoire, et qui depuis longtemps n'avait été confiée par son aimable propriétaire, M. Roberts. Nous ouvrimus le manuscrit à la page voulue, et la fameuse mesure, la trente-troisième de l'*andante*, nous apparut telle que l'avait tracée le compositeur au cours de l'année 1828. C'était un *si* !

Dès lors, les partisans du *la* n'avaient plus qu'à battre en retraite, et M. Rivière pouvait publier sa brochure en sonnant une fanfare victorieuse. Il triomphait, et lorsque, à l'avenir, quelque chef d'orchestre allemand ou anglais s'avisera encore de faire jouer un *la*, on le renverra sans plus tarder au texte même de Rossini. Comme on le disait jadis dans *le Bossu* : "Le mort a parlé !" et maintenant la cause est entendue.

CHARLES MALHERBE
Archiviste de l'Opéra.

(Le Journal)

N. D. R.—L'information publiée dans notre dernier numéro, et intitulée : *Un problème musical résolu*, ayant soulevé quelques protestations de musiciens qui tiennent pour le *la*, nous avons cru utile de reproduire l'article ci-dessus, paru dans *Le Journal* de Paris, sous la signature de l'archiviste de l'Opéra. Nos lecteurs verront par là que notre information était exacte, et par conséquent puisée à bonne source.

NOTES ET INFORMATIONS

L'Espagne est aussi pauvre en musiciens qu'en argent. A part Sarasate nous ne voyons pas de musiciens espagnols qui valent la peine d'être mentionnés.

La plus jeune sœur de Mark Twain étudie le chant à Vienne en ce moment et promet de faire une artiste d'opéra de 1er rang.

Paganini disait que le point auquel devrait tendre tout violoniste était de reproduire sur son instrument la caractéristique d'une jolie voix de soprano.

En Europe, *Mignon Lescant* et la *Bohème*, de Puccini, marchent de succès en succès.

Verdi passe tranquillement son été à Milan.

Bossé, considéré comme le plus grand organiste italien, vient d'être nommé titulaire de l'orgue de l'église St Paul à Rome.

La Reine Marguerite d'Italie, après avoir entendu la *Messe de Requiem*, de Verdi, a écrit une lettre personnelle de félicitations à l'illustre maître.

Lillian Russell fait en ce moment une tournée en Russie et en Allemagne.

Madame Marcella Sembrich a remporté récemment un grand succès dans *Costa Diva* de Bellini.

Godowski a reçu une couronne de laurier en argent, hommage de la classe de piano du Conservatoire de Chicago.

Richard Strauss passe l'été à Monaco.

A Vienne, Autriche, dans le cimetière central, on a inauguré dernièrement, avec beaucoup de solennité, un monument au célèbre et gai auteur de *Boccace* et de *Donna Juanita*. Ce monument est l'œuvre du sculpteur viennois Richard Tautenheim. Sur une base de style bizarre s'élève un grand obélisque au milieu duquel on voit le buste de Suppé. Un Génie soulevant un rideau, place une couronne sur le front du maître. Deux autres Génies se tiennent aux côtés : l'un joue de la flûte et l'autre chante. Sur le socle on lit : "Franz von Suppé, 1813-1895."

LA VIE DE BOHEME

La Vie de Bohème, comédie lyrique en quatre actes, d'après la pièce de Théodore Barrière et Henry Murger, par MM. G. Giacosa et L. Illica. Traduction de M. Paul Ferrier. Musique de M. Giacomo Puccini. Donnée à l'Opéra-Comique de Paris pour la première fois le 16 juin dernier.

La Vie de Bohème mérite le succès qu'elle a obtenu. Jamais, avant ce jour, on n'était arrivé à donner à l'Opéra-Comique cette illusion de la réalité.

Le second acte et le troisième, sont de pures merveilles qui suffiraient à attirer la foule à la place du Châtelet.

Par exemple, je ne puis que déplorer que les librettistes n'aient pas toujours eu souci de la vérité ; qu'ils aient fait tenir à Mimi et à Rodolphe, lors de leur première rencontre, un langage assez peu en rapport avec le sentiment de l'époque et avec leur condition ; qu'ils aient ensuite cru pouvoir braver les rigueurs d'une nuit de décembre pour faire réveiller les bandes joyeuses d'étudiants, de populo et même d'enfants, dans la rue, à la porte du café Momus ; et il est surtout regrettable qu'ils n'aient pas craint de faire chanter à la pauvre Mimi poitrine, tout un acte en plein air, près de la porte d'Enfer, nu-tête, presque au lever du jour, après une nuit de neige. Je me hâte d'ajouter que les spectateurs n'ont point paru autrement se préoccuper de ces invraisemblances, pas plus qu'ils ne se sont demandé si la musique de M. Puccini était d'une grande originalité et si elle ne se souvenait pas un peu trop de Massenet. Ils ne se sont pas davantage interrogés sur le plus ou moins de science du compositeur, le plus ou moins d'intérêt et d'habileté de sa facture et de son orchestre.

La vie et la couleur ? Il y en a à revendre dans les quatre tableaux rapides qui composent la *Bohème*, et il est impossible qu'en écoutant la partition de M. Puccini on n'y sente immédiatement la main d'un homme de théâtre admirablement doué pour la scène. Et c'est là encore une des causes de la réussite de l'ouvrage.

Le livret de MM. Giacosa et Illica, fort habilement traduit par Paul Ferrier, ne nous donne aucunement l'idée de la pièce de Barrière et encore moins du livre de Murger, mérite qu'a, entre autres, la *Bohème* de M. Léoncavallo. Ici, les auteurs se sont bornés à mettre sous nos yeux l'anecdote des amours de Mimi et de Rodolphe, qu'ils ont encadrée de quelques scènes pittoresques destinées à peindre les principaux personnages de la *Vie de Bohème*.

Ils ont voulu faire une pièce rapide, à la manière italienne, sans déduction ni étude de caractères et le compositeur s'est bien gardé de les gêner par sa musique, ce en quoi il a eu parfaitement raison.

Aussi, l'on peut dire que la *Bohème* est venue bien à son moment. Il y a si longtemps que nous n'avions plus ri à l'Opéra-Comique ! En tout cas, pas depuis *Falstaff*, cet étourdissant chef-d'œuvre du grand Verdi !

Je ne puis m'empêcher de signaler, comme m'ayant principalement intéressé, le 1er acte si mouvementé avec sa fin si poétique, en nocturne à deux voix dans la coulisse, fin que les auteurs ont eu le tort de reproduire au 3e acte, et le dernier acte qui se termine par la mort de Mimi, une des morts les plus agonisantes et les plus réalistes que j'aie vues au théâtre.

X X X

Bach aimait avec passion le jardinage.

Adelina Patti a la passion des chiens, et surtout des épagneuls mexicains. Elle en emporte toujours deux ou trois avec elle quand elle voyage.